Compte rendu du Colloque international
« Écrits de guerre 1914 – 1918 »
Bruxelles, Palais des Académies, 11 octobre 2014

A l'occasion du Centenaire de la Grande Guerre, le Centre francophone de Belgique du PEN Club International, sous la direction de sa présidente Huguette de Broqueville, a organisé un colloque international sur le thème des « Écrits de guerre 1914 – 1918 », qui a eu lieu au Palais des Académies de Bruxelles le 11 octobre 2014.

Dans son mot de bienvenue, **Jacques De Decker**, secrétaire perpétuel de l'Académie, a souligné l'importance de l'idée de réunir des spécialistes de différents pays autour de la mémoire de « cette funeste guerre mondiale dont l'impact politique et social n'est un secret pour personne ». Au niveau culturel, a-t-il continué, cette guerre a été à l'origine d'une profonde mutation des esprits et d'une grande créativité : « Le talent, la maîtrise des arts et le génie peuvent aider à surmonter l'horreur de la guerre, sans pour autant la compenser. »

Mme **Huguette de Broqueville**, quant à elle, a mis en avant la dimension symbolique de ce colloque, étroitement liée à la récente parution de deux livres : d'un coté, le collectif trilingue *Heroisches Elend / Misères de l'héroïsme / Heroic Misery*, de l'autre coté le *Journal de la jeune Lydia*, qui n'est autre que sa mère (Lydia della Faille de Leverghem). La première publication fut dirigée par deux universitaires allemands, Gislinde Seybert et Thomas Stauder, qui pour leur vaste anthologie d'articles sur *La Première Guerre mondiale dans la mémoire intellectuelle, littéraire et artistique des cultures européennes* avaient sollicité la contribution d'intellectuels de pays qui avaient connu la botte allemande en 1914. Ont-ils été motivés dans cette démarche par la recherche d'une catharsis morale ? C'est la question posée par Huguette de Broqueville : « Quelle obscure culpabilité les a poussés à vouloir lire noir sur blanc les atrocités commises par leurs grands-pères ? Peut-être ont-ils cherché dans cette démarche une sorte de rédemption ? » Quant à sa mère Lydia, elle avait décrit comme adolescente dans son journal de 1914 l'invasion de la Belgique par les Allemands, avant de les combattre en 1943 dans l'Armée Secrète. Pour Huguette de Broqueville, il s'agissait donc de sa part également d'un « contact fantomatique et obsessionnel avec l'ennemi », qu'elle avait connu comme petite fille en 1940 ; c'est pour cela que ce colloque c'est imposé à elle. Cette volonté de réconciliation était palpable aussi dans le choix des conférenciers pour ce colloque : Mme de Broqueville y avait invité non seulement des citoyens d'autres nations européennes (des Français, des Allemands, une Italienne, une Espagnole), mais aussi des Belges, plus exactement des membres des deux communautés linguistiques majeures de ce pays (c'est-à-dire, des néerlandophones et des francophones).

Après l'ouverture, la première contribution au colloque fut celle de **Thomas Stauder** (Université d'Augsbourg), qui parla des stéréotypes nationaux pendant

la Grande Guerre,vus d'un pays neutre, l'Espagne. Il plaida pour une «mémoire dialogique» transfrontalière de cette guerre, une étape sur le chemin de la transformation d'une histoire négative en des idéaux positifs, orientés vers l'avenir. Selon lui, la neutralité politique du gouvernement espagnol envers les pays belligérants était due d'un coté à la faiblesse économique et militaire de cette nation, mais de l'autre coté aussi à la division de la population espagnole en «francófilos» et «germanófilos». Il expliqua ensuite comment les conflits intra-espagnols pouvaient servir comme clé de compréhension du positionnement des intellectuels espagnols pendant la Grande Guerre : au moins à partir du dix-huitième siècle, il y avait en Espagne deux camps irréconciliables, les libéraux et les conservateurs, appelés plus tard par Antonio Machado «las dos Españas» ; tandis que les premiers favorisaient en 1914 la France, les seconds soutenaient majoritairement l'Allemagne. Après un rappel de plusieurs manifestes publiés sur la péninsule ibérique jusqu'à la fin de 1915, dont un des plus remarquables fut le pacifiste «Manifiesto de los amigos de la unidad moral de Europa» d'Eugenio d'Ors, approuvé et traduit par Romain Rolland, Stauder analysa d'autres réactions littéraires des intellectuels espagnols à cette guerre : *Los cuatro jinetes del Apocalipis* de Vicente Blasco Ibáñez, *La guerra injusta* de Armando Palacio Valdés, *Nuevo tablado de Arlequín* de Pío Baroja, *La media noche – Visión estelar de un momento de guerra* de Ramón María del Valle-Inclán et *Los que no fuimos a la guerra* de Wenceslao Fernández Flórez. A cause de leurs crimes de guerre, commis surtout pendant l'invasion de la Belgique, les Allemands y sont souvent traités de barbares ; mais la majorité des auteurs espagnols partage la conviction qu'il ne faut pas oublier les mérites culturelles de la nation allemande, qui selon eux a été égarée par le militarisme de ses dirigeants.

Par la suite, **Fabrice van de Kerckhove** parla de la relation entre le poète belge Émile Verhaeren et son traducteur en langue allemande, l'écrivain autrichien Stefan Zweig (ayant lui-même édité leur correpondance en 1996) : «L'invasion allemande met un terme brutal, en août 1914, à une dizaine d'années d'échanges épistolaires entre Verhaeren et Zweig, son propagandiste le plus actif dans le monde germanique.» Cette rupture est due à la décision de Verhaeren de se distancer de tous ses amis allemands, à cause de l'état de haine contre les agresseurs dans lequel il se trouve face à «la Belgique sanglante» (pour citer le titre d'une de ses œuvres, parue en 1915). Auparavant, Zweig avait fait beaucoup pour imposer la poésie de Verhaeren dans les pays de langue allemande, en proposant ses vers comme modèle à la nouvelle génération expressionniste. Comme Richard Dehmel, avec lequel il fut souvent comparé, Verhaeren avait mis son espoir dans le projet d'une Europe réconciliée, placée sous l'hégémonie partagée de la France et de l'Allemagne, selon lui les «deux cultures maîtresses» du continent. Il est donc compréhensible que le conflit entre ces deux nations, qu'il avait admirées dans la même mesure, ait dû le choquer profondément.

Nicolas Mariot, qui enseigne à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et est chercheur au CNRS, parla des «lettrés en guerre», c'est-à-dire de cette minorité entre les poilus constituée par les intellectuels. A l'époque de la Grande

Guerre, seulement une petite élite de deux pour cent de la population française parvenait au baccalauréat, favorisée par son origine sociale et destinée à devenir à son tour la future classe dirigeante. Parmi ces «témoins combattants», qui ont laissé des lettres ou des carnets, ou même rédigé des poèmes ou des romans sur la base de leurs expériences, on trouve des professeurs, des journalistes, des avocats, des artistes, et quelques personnalités connus comme Guillaume Apollinaire, Henri Barbusse, Marc Bloch, Roland Dorgelès et Maurice Genevoix, entre autres. Mariot s'oppose à l'idée répandue qu'à cause de «l'union sacrée» il ait eu dans les tranchées un brassage indifférencié de toutes les classes sociales ; il montre qu'au contraire, pendant la guerre les intellectuels ont pris conscience de leur appartenance à une partie privilégiée de la société, leurs façons de vivre et de penser étant trop éloignées de celles du peuple.

Après cela, **Monica Biasiolo** (Université Erlangen-Nuremberg) présenta «Deux témoignages de guerre au féminin : Alice Schalek et Stefania Türr». Elle commença par des réflexions sur le rôle général des femmes pendant cette guerre : Bien que la plupart de la littérature et de l'historiographie aient considéré la Première Guerre mondiale comme un conflit au masculin, le nombre des femmes qui ont pris part plus au moins directement au conflit est considérable. Des mères et des épouses ont remplacé les hommes partis au front dans les fabriques et ont produit les armes et les munitions pour leurs époux mobilisés, d'autres ont travaillé aux champs pour nourrir la patrie, et les infirmières, les célèbres «anges blancs», ont soigné les blessés. Tandis que cette dernière fonction était parfaitement compatible avec l'idéal traditionnel de la femme, on ne peut pas dire autant de celles qui étaient journalistes ou propagandistes, des professions réservées jusqu'à ce moment-là presque exclusivement aux hommes. C'est le cas de l'Autrichienne Alice Schalek et de l'Italienne Stefania Türr, très connues à l'époque dans le monde de la presse. Karl Kraus consacra à la première des pages mémorables dans son œuvre *Les Derniers Jours de l'humanité*. Stefania Türr, elle, s'engagea en fondant une revue avec le titre *La Madre italiana*. Au cours de sa conférence, Monica Biasiolo expliqua quels étaient leurs témoignages de guerre et compara ces deux femmes qui combattaient pour la même cause sur des fronts opposés.

Ensuite, ce fut le tour de **Claude Brulant** (Société Européenne de Culture), docteur en droit et docteur es lettres, diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Paris, fonctionnaire au Secrétariat du Parlement européen. Natif du nord de la France, il avait passé sa jeunesse prés de Lens, et c'est des épreuves endurées par cette ville (avec celles d'Arras) tout au long de la Première Guerre mondiale qu'il nous raconta. Au travers des récits entendus de ses parents, de ceux de témoins locaux, de journalistes de l'époque et d'historiens locaux il évoqua la souffrance des populations civiles. Mais aussi celle des militaires, dont fut un cas exemplaire le sacrifice du grand oncle de Brulant, médecin auxiliaire, mort à Verdun en tentant de sauver quelques blessés sous le feu en 1917.

Laurence van Ypersele, professeur à l'Université catholique de Louvain, consacra sa conférence, intitulée «Écrire face à la mort», aux dernières lettres des patriotes fusillés par l'occupant en Belgique et dans le Nord de la France. Elle commença en expliquant que la Première Guerre mondiale avait suscité

un mouvement épistolaire sans précédent. Alors qu'au dix-neuvième siècle, tenir une correspondance avait été l'apanage de l'élite aristocratique et bourgeoise, soudain c'étaient des dizaines de millions d'hommes et de femmes qui prenaient la plume pour maintenir les liens familiaux, annuler la distance entre le front et l'arrière, se faire présent dans l'absence et affirmer leur existence dans cet univers de mort. Au sein de cette correspondance, la dernière lettre des condamnés à mort avait un statut particulier, car contrairement aux combattants, les patriotes écrivaient leur dernière lettre dans la certitude de mourir le lendemain. Dès l'annonce du rejet du recours en grâce, le patriote savait qu'il ne lui restait plus qu'une nuit à vivre, plus qu'une nuit pour faire le deuil de soi et des siens, plus qu'une nuit pour se préparer à la mort. Au cours de sa conférence, Laurence van Ypersele s'interrogea sur cette pratique épistolaire particulière et analysa les différentes attitudes face à la mort avec les univers mentaux (sociaux, idéologiques) dans lesquels elles s'enracinaient.

Gislinde Seybert (Université de Hanovre), avec sa contribution « *Misères de l'héroïsme* : La pratique des deux volumes », donna au public présent au Palais des Académies un aperçu du livre qui – avec celui de Mme de Broqueville – avait été à la base de ce colloque. Elle ouvrit son intervention par des considérations sur la force régénératrice de la jeunesse, grâce à laquelle l'Europe a pu resurgir des décombres (non seulement matériels, mais aussi spirituels) de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. Elle pense que l'ouvrage collectif qu'elle a codirigé, auquel ont participé des chercheurs et des chercheuses de nombreuses nations européennes et aussi transatlantiques, peut servir d'encyclopédie éclairant les consciences. L'oxymore du titre se réfère d'un côté à l'enthousiasme patriotique et la disposition au sacrifice que les États demandent à leurs citoyens en temps de guerre, et de l'autre côté à la nullité de cet idéal artificiel devant la souffrance extrême des tranchées. Pour illustrer cette opposition entre propagande et réalité, Mme Seybert présenta entre autres la contribution à ce livre dans laquelle l'Écossais Brian Murdoch, professeur émérite de littérature allemande à l'Université de Stirling, avait comparé le mysticisme nationaliste de Walter Flex dans *Der Wanderer zwischen beiden Welten* (1916) avec le pacifisme désabusé d'Erich Maria Remarque dans *Im Westen nichts Neues* (1929).

Le colloque continua avec la conférence de **Sophie de Schaepdrijver** (Pennsylvania State University), intitulée « Mesurer l'endurance sous l'occupation : les journaux intimes en Belgique occupée, 1914–1918 ». L'historienne commença en examinant le contenu et les effets de la lettre pastorale du Nouvel An que le primat de l'Église catholique de Belgique, le cardinal Mercier, avait rédigée à la fin de l'année 1914 et qui fut lue dans toutes les églises du pays. Sous le titre emblématique « Patriotisme et endurance », le primat avait alors donné des conseils à ses concitoyens comment ils pouvaient supporter le joug des Allemands, avec un appel courageux à la résistance pacifique : « Des provinces occupées ne sont point des provinces conquises ; pas plus que la Galicie n'est province russe, la Belgique n'est province allemande. [...] Ne nous plaignons pas ; ne nous plaignons plus. Méritons notre libération. Hâtons-la par notre vertu. [...] [Le] Pouvoir qui a envahi notre sol et qui, momentané-

ment, en occupe la majeure partie [...] n'est pas une autorité légitime. Et, dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance.» Dans la suite de sa conférence, Sophie de Schaepdrijver montra les reflets de cette attitude patriotique dans les journaux intimes de la population belge.

Quant à Son Altesse Royale, la princesse **Maria Teresa de Bourbon-Parme**, elle parla d'un thème étroitement lié avec l'histoire de sa famille, à savoir la problématique d'une paix séparée pendant la Grande Guerre. Cette paix entre la Monarchie du Danube et l'Entente fut proposée par l'Archiduc Charles d'Autriche, qui confia une lettre secrète, destinée au Président français Raymond Poincaré, à ses beaux-frères Sixte et Xavier de Bourbon-Parme, oncle et père de la princesse Maria Teresa, qui se trouvaient à ce moment-là en Autriche. L'idée d'une paix séparée, à laquelle s'opposaient, pour des raisons évidentes, les dirigeants militaires allemands (Hindenburg et Ludendorff), et à laquelle n'était favorable non plus le chef d'état-major autrichien, le comte Hötzendorf, était soutenue par un certain nombre de politiciens dans différents pays et aussi par le Pape, Benoît XV. Sixte et Javier, qui se sentaient plus proche de la France et de la Belgique que des Puissances Centrales, auraient aimé de servir d'intermédiaires entre les adversaires, mais en fin de compte tous ces tentatives échouèrent et l'Autriche ne signa jamais une paix séparée pendant cette guerre.

La dernière intervention avant la fin du colloque, très riche en nouvelles perspectives pour l'historiographie de la Première Guerre mondiale, fut un entretien public de **Pierre Schoentjes**, professeur de littérature française à l'Université de Gand, avec **Jacques De Decker**. Parmi le grand nombre d'aspects abordés, on pourrait mentionner la distinction par Schoentjes de trois phases de la fiction sur la Grande Guerre : une première vague d'une écriture à la hâte aux premiers jours de la guerre (dont un des meilleurs résultats fut *Le Feu* de Barbusse), après dans les années trente une seconde vague avec une nouvelle écriture plus réfléchie (représentée par des écrivains comme Giono, qui publia alors *Le Grand Troupeau*), et finalement une troisième vague à partir des années quatre-vingt (par exemple *Un long dimanche de fiançailles*, par Sébastien Japrisot). A la question de Jacques De Decker pourquoi des auteurs comme Barbusse ou Dorgelès avaient choisi de publier des perceptions portées par la fiction et pas par les journaux qu'ils tenaient pourtant au front, Schoentjes répondit que ces intellectuels ne voulaient pas seulement témoigner de la guerre, mais aussi avoir une reconnaissance en tant qu'écrivains, que la publication d'un journal ne pouvait pas leur donner. Une preuve à contrario de cela serait la réception manquée dans les lettres belges de l'œuvre de Max Deauville, qui avait pourtant donné un important témoignage sur la Flandre et l'Yser, mais sans le transformer en fiction.

Les actes de ce colloque, qui fut appelé par Christian Laporte dans *La Libre Belgique* «un des événements majeurs du début des commémorations du centenaire de la Grande Guerre», seront publiés au cours de l'année 2015 aux Éditions De Schorre.

Thabette Ouali (Tunis)